Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Paul Gadenne

Baleine

Revue Empédocle

(1949)

Table des matières

Nous étions plusieurs à nous être réfugiés là, dans ce petit coin où nous pensions pouvoir être oubliés, et nous restions écroulés sur le velours, dans un luxe bizarre de cristaux et d'appliques, nous protégeant, derrière une tenture à emblèmes, – elle-même détachée de ses embrasses et à peu près effondrée, – d'un excès de fumée et de mauvais disques, espérant l'incident qui nous donnerait la force de nous éloigner, ou attendant, peut-être, qu'on nous annonçât une lueur sur la mer. Car les plus courageux avaient gagné la terrasse, où ils demeuraient étendus, la joue presque couchée contre la pierre, tandis que nous continuions à nous épier mutuellement, entre ces parois feutrées, dans cet état de soumission animale et un peu sournoise d'où l'on descend si volontiers vers le sommeil.

Soudain, comme nous disparaissions de plus en plus dans nos coussins, une personne que nous avions à peine remarquée jusque-là se rapprocha de notre petit cercle d'endormis, et, imaginant de nous étonner, nous demanda si nous avions entendu parler de la baleine.

La voix était mate, un peu sourde ; il faut avouer cependant que le feu du regard nous surprit moins que la question, qui s'accordait si peu à la peluche et aux soies dont nous étions captifs et au milieu desquelles la nuit même perdait son naturel. Il y eut dans les yeux un papillotement significatif. Au reste, les lampes qui nous éclairaient si mal commençaient elles-mêmes à battre des paupières, – tandis que nous

reconnaissions dans la personne qui nous parlait la veuve encore jeune de celui que nous appelions le Capitaine. On murmurait que le chagrin avait quelque peu obscurci la raison de cette femme assez mystérieuse, et de beauté égale, qui portait un crêpe roulé en turban, dégageant un vaste front de pierre froide.

— Savez-vous qu'une baleine vient de s'échouer sur le rivage ? poursuivit-elle. À quelques kilomètres d'ici… Une baleine blanche.

L'un de nous s'arracha, avec effort, d'un pouf où il s'engourdissait, pour demander s'il s'agissait d'un récit légendaire, – assez acceptable, en somme, à cette heure où la masse confuse des « choses vues » et des comptes rendus d'après nature ne cessait de s'abattre sur le monde, ou bien si…

— J'ai le regret de ne l'avoir pas vue moi-même, répondit notre interlocutrice, le visage à demi noyé dans la tenture dont les plis l'entouraient d'un air de noble désolation. Mais j'ai une amie dont les fenêtres donnent sur la baie. Vous savez, près de ce village de pêcheurs ?… C'est là que, se réveillant avant-hier… Vous imaginez sa surprise. En travers de cette plage qu'elle a toute l'année sous les yeux, et où rien ne se passe qu'elle ne s'en aperçoive, était tranquillement posée une masse blanche, qui brillait comme une carrière de marbre. C'est l'image dont elle s'est servie, termina-t-elle avec un air d'excuse, de plus en plus absente à elle-même.

Ce qui, enfin, permit à notre petite assemblée de se séparer sur un sourire.

— Avez-vous entendu parler de la baleine ? demandai-je le lendemain à la jeune fille qui déposait le lait devant ma porte.

— On dit qu'elle est énorme, dit-elle. Et blanche ! Il paraît qu'elle brille au soleil comme une montagne de neige.

— Et la baleine ? demandai-je plus tard au facteur qui m'apportait le courrier, après avoir écouté les prédictions qu'il tirait tous les jours de son rhumatisme.

— C'est pourtant vrai, dit-il en roulant les « r » comme un brigadier.

— Vivante ?…

L'homme du Gaz me regarda avec pitié.

— Vous pensez !… Vous n'avez qu'à mettre le nez à la fenêtre. On la sent d'ici.

Si stupide que fût ma question, je trouvai la réponse désobligeante.

— La baleine ? Elle est toute ensablée, me dit le lendemain un camarade employé au Cadastre, que je rencontrai dans la ville.

— On ne la voit presque plus, me confia tristement un ingénieur urbain.

— C'est que de la pourriture ! me jeta une fille qui passait.

— On ne peut pas en approcher, me lança une femme de la côté, son panier de sardines sous le bras, rapport à l'odeur !… Et, sans transition, elle éleva sous les arceaux de

la petite place son cri professionnel, dont elle fit traîner cruellement la finale : « Poissons fra-ai-ais !… »

Désormais tous ceux que j'interrogeais n'avaient qu'une voix, et c'était celle de la condamnation. Ma question prêtait à sourire. On ne se gênait plus pour me le faire comprendre.

Quelques personnes prétendaient même qu'on avait installé des piquets tout autour de la bête, afin d'en interdire l'approche. Mais il était impossible de savoir si c'était seulement par mesure d'hygiène, ou bien parce qu'une autorité quelconque s'en était assuré la propriété à des fins scientifiques.

La semaine s'écoula. Le dimanche, j'attendais Odile. Nous devions nous rendre, à cinq heures, chez la Comtesse, qui nous avait priés pour le thé.

— Odile, lui dis-je un peu fébrilement lorsqu'elle se présenta, je vous ai réservé la surprise.

— Laquelle ?

— Nous n'allons plus chez la Comtesse. Si vous le permettez, je vous emmène ailleurs.

Avec toute autre, j'aurais craint les conséquences. Mais Odile eut un de ces sourires d'entente que je lui connaissais et qui amincissaient subtilement son visage, pour lui donner une expression d'un autre monde, une sorte de mystérieuse ressemblance qui me prenait toujours au dépourvu.

— Ne me dites pas où, me dit-elle joyeusement. Je le sais. J'avais eu la même idée.

La journée était grise, comme il arrive après des jours trop brûlants.

— Cette route n'en finit pas, lui dis-je comme nous débouchions de la forêt. On croirait toujours voir la mer ; et elle ne cesse de se dérober. Je ne connais rien de plus irritant.

— Levez les yeux, dit-elle. N'est-ce pas ce qui est devant nous ?

Derrière les pins qui l'espaçaient, entre les flancs des villas abandonnées, s'élevait une espèce de long mur gris : la mer.

— Nous ne devrions plus être loin, ajouta-t-elle. Mais comme tout est désert !… Croyez-vous sérieusement que nous allons trouver quelque chose dans un endroit pareil ? dit-elle, comme si la baleine avait dû choisir pour s'y poser une plage mondaine.

Il était déjà bien assez surprenant à mon avis qu'elle n'eût pas échoué sur une banquise, un atoll ou une île déserte ; qu'elle eût fait jusqu'à nous ce long voyage ; que les courants l'eussent ballottée jusqu'à cette côte de France, en même temps que d'autres courants nous y amenaient nous-mêmes, Odile et moi, de points si éloignés du monde, pour nous mettre un soir en présence, à l'improviste, à l'orée d'un jardin tout bruissant d'eucalyptus, si tristes et si maigres sous leurs lamelles effilées… Il y avait donc une coïncidence entre les bouleversements de notre époque, le miracle des âmes qui se reconnaissent, et les hasards des remous côtiers. Je disais à Odile, en chemin, que la baleine achevait cet univers chaotique, secrètement accordé dans l'invisible, qu'elle était un monument posé sur le cataclysme européen.

— Et si cette histoire était fausse ? insinua-t-elle.

— Je suis sûr du contraire, dis-je. Je crois à la baleine. Et vous y croyez aussi, Odile.

Elle eut un petit rire d'acquiescement, très au fond de la gorge. Mais son esprit ne pouvait s'empêcher de fabriquer des objections, comme si je n'avais pas été seul pour l'écouter : sans doute était-il remonté pour la Comtesse plus que pour une excursion au bord des vagues… En vérité, je croyais savoir pourquoi elle faisait ces efforts d'esprit critique : on l'accusait volontiers d'être sensible. La défense prenant ainsi le pas sur les mouvements naturels, il m'arrivait, bien souvent, de ne plus savoir à quoi m'en tenir avec elle, et je suis sûr qu'à elle-même il arrivait de s'y perdre.

— Si les gens savaient ce que nous faisons, dit-elle, ils riraient.

— Ils le sauront.

Soudain un petit garçon jaillit de la pente du sentier, à quelques pas devant nous.

— Voici une occasion de vous renseigner, dis-je. Auprès d'un petit garçon, vous ne craindrez pas le ridicule.

L'enfant arrivait vers nous, gambadant. Mais derrière lui apparut un autre petit garçon, puis une petite fille, puis une gouvernante, puis des parents, puis des oncles à faux cols, et des tantes chamarrées de chaînes à pendeloques.

— On croyait parler à un petit garçon, dit Odile, et c'est toute une famille qui nous tombe sur les bras. On ne peut pourtant pas parler de baleine devant toute une famille.

— Certes, votre sérieux s'y opposerait, à défaut du leur. Mais patientons. Nous rencontrerons peut-être des petits garçons vraiment seuls. Et pourquoi pas des orphelins ?

— Ne l'espérons pas, dit-elle. Les gens ne s'aventurent jamais aussi loin. Au-delà, le sable est mou, d'une vilaine couleur, et la mer est pleine de méduses.

— Tant pis, nous rencontrerons bien un pêcheur.

— Apparemment, dit-elle, nous nous donnons beaucoup de peine pour quelques kilos de gélatine.

— Et de gélatine pourrie, dis-je, si l'on en croit la rumeur. Mais, Odile, je commence à croire que vous regrettez la Comtesse.

— Et si vous vous trompiez ? dit-elle. Figurez-vous que cette pourriture m'attire comme un conte de fées.

— Nous pouvons encore, si vous le préférez, dis-je pour l'éprouver, rebrousser chemin, et renonçant à la baleine pourrie, garder dans notre esprit une idée de baleine éblouissante, avec laquelle vivre heureux.

Elle secoua ses mèches, en signe de dénégation horrifiée.

— Non, dit-elle. J'aurais peut-être un peu de mal au cœur, mais, Pierre, il me semble que nous aurons fait un pas vers la vérité si…

La phrase mourut dans sa bouche. Le vent s'était mis à souffler, et nous dérobait le son de nos voix.

— Il vous semble, dis-je… Nous verrons. Mais, petite fille que vous êtes, savez-vous seulement comment c'est fait, une baleine ?

— C'est très gros, et ça lance de l'eau par les narines. Et ça a toujours l'air de rire.

Nous marchions à la lisière du bois. Le vent nous envoyait des aiguilles de pins dans la figure. Elles se piquaient dans les cheveux mousseux d'Odile, qui avait pour les en retirer des gestes de Chinoise devant son miroir.

La pureté du site nous exaltait. La côte, sur une longue distance, était plate, et nous circulions dans une parfaite solitude, entre deux ou trois lignes simples, où notre œil n'aurait pu déceler le plus léger accident : la ligne noire de la forêt, à notre droite ; une ligne dorée, devant nous, à la frontière du sable et de l'écume ; et à gauche, un horizon liquide, dur et gonflé. Toutes ces lignes couraient se rejoindre sous nos yeux, en un point éloigné vers lequel nous entraînait leur convergence, et qui fuyait toujours. C'était bien le seul paysage qui se pût concevoir pour accueillir un événement comme celui qui nous attirait en ce lieu. La baleine était appelée par cette fuite des bois et des sables, par cet univers étalé, aligné en quelques grands traits souverains. La mer était calme, d'un froid lumineux, parsemée d'étangs secrets qui laissaient présager des profondeurs. À l'opposé, les bois s'étiraient nerveusement sous une moire de lumières vives. Les plis de la côte restaient invisibles. Mais au loin, dans le faible rayonnement de l'espace, se dégageait la saillie d'une falaise, – et nous savions que c'était là que nous trouverions la baleine.

Nous suivions maintenant une route incertaine, mal dessinée, recouverte d'une poudre fine, de la couleur du

seigle. Les bords s'en évanouissaient constamment ; parfois même elle disparaissait sous des alluvions sablonneuses, parmi lesquelles pointaient des touffes d'herbes, des œillets épars, et s'épanouissaient des plantes aux tiges grasses et translucides, porteuses de ces feuilles aux déchiquetures exubérantes et de ces fleurs pâles que si souvent j'avais désiré aller cueillir.

La route se rapprochait, puis s'éloignait de la mer. Mais nous ne cessions pas d'entendre cette respiration lente et hautaine, ces chocs sourds, cette voix dédaigneuse de tout éclat. Les lames se chevauchaient, puis s'affalaient sur elles-mêmes, avec de grands soupirs faussement exténués. Une mousse inconsistante se rassemblait sur le rivage, où elle restait seule à frémir, tandis que la déclivité entraînait les eaux ruisselantes. Au loin on voyait luire des nœuds brillants et durs, autour desquels l'eau palpitait.

— Voyez-vous, là-bas, cette échancrure dans la côte ? demandai-je à Odile.

Elle avait eu la même impression que moi.

— Si ce n'est pas là, dis-je, nous n'aurons plus qu'à faire demi-tour.

Mais son visage m'apprit combien cette hypothèse à présent lui paraissait malséante.

Le village se montrait à regret, en haut d'une falaise assez morne, aux reflets d'ardoise, difficilement égayée de quelques lambeaux verdoyants. Sur une avancée de la falaise, un phare, éclatant d'une blancheur fraîchement reconquise, sous laquelle on devinait les traces de sa livrée de guerre. La plage s'arrondissait dans cette parenthèse de schiste, et rien ne semblait entamer la nudité de la surface

soumise à nos regards, pareille à la peau d'une main vide. Lorsqu'à moins de deux cents pas, nous aperçûmes une sorte de monticule allongé, aux formes humbles, un peu tassées, posé de biais sur la grève, et que battait méthodiquement le reflux, avec l'obstination indifférente des choses qui se font sans savoir.

Nous ne quittions plus des yeux cette émergence, ce gonflement de matière lisse et un peu livide, qui faisait penser à une pâte soumise au feu, à un nuage pétrifié, à une île pluvieuse et perdue. Cela devait être assez profondément enfoui, car on apercevait alentour de petites émergences toutes semblables. La mer se retirait à peine. Le vent soufflait sur une écume jaunie qui venait expirer sous la bête, et quelques vagues l'atteignaient encore, soulevant à son extrémité une sorte de long et moelleux plumage.

À vrai dire, il fallait un effort pour penser cela en termes de vie, pour se persuader qu'il y avait là une vie éteinte, et non pas seulement une masse inorganisée. Mais à défaut du reste, un détail était là pour nous rappeler que cette chose avait été vivante : c'était l'odeur.

Cela n'était pas insupportable, même de près. C'était comme un faible relent d'égout. Relent qui, par instants, s'élevait à des suavités singulières, assez capables de soutenir l'imagination.

— C'est horrible, prononça Odile.

Je la vis porter son mouchoir à ses narines. Nous n'étions pas là depuis bien longtemps, mais quelque chose s'était passé en moi qui me faisait éprouver ce geste comme une offense. Je ne pensais plus assez à ce que je m'étais dit tant de fois au sujet d'Odile. Je lui répondis, aussi douce-

ment que possible, que personne n'était obligé de supporter cela, et qu'elle pouvait aller m'attendre sur la route.

— Oh, Pierre, dit-elle aussitôt avec reproche. Je ne voulais pas dire ce que tu crois…

Le lieu n'était guère propice aux explications. Et j'avais un trop grand besoin de le croire. Il m'arrivait de penser que j'étais un peu grave, un peu sévère pour elle, que je ne tenais pas suffisamment compte de son âge. Tout de même, sa réponse me fit plaisir. Il fallait être seul ici, ou avec son semblable.

Nous fîmes lentement le tour de la merveille. Elle pesait sur la plage de tout son poids, comme si elle ne travaillait plus qu'à disparaître, comme si elle avait décidé d'appartenir dorénavant à la terre, – ainsi que lui appartenaient ces rochers bas et anguleux, ces maigres plantes, si raides, qui derrière nous étaient plaqués sur le schiste, et que la brise ne faisait même pas frissonner. Mais les rochers étaient bruns : elle était blanche, d'un blanc fade, comme le blanc du lait épanché. Ce blanc-là était bien à elle. C'était un blanc sans lumière, un blanc gelé, entièrement refermé sur lui-même, tournant le dos à toute gloire, avec une résignation à peine pathétique, vraiment le blanc d'une baleine qui ne faisait pas d'histoires, qui fuyait l'éloquence et défiait terriblement les mots ; une baleine d'un naturel très simple, en somme, très proche de nous, – une de ces baleines qui font penser : « Dire que nous aurions pu faire une si bonne paire d'amis !… »

Ce blanc aurait pu être celui de certaines pierres, dont l'effort vers la transparence s'est heurté à trop d'opacité, et dont toute la lumière est tournée vers l'intérieur. Mais on distinguait, par endroits, des taches d'un vert fondant et,

près de la tête, des serpentements mauves ou bleu ciel, fort subtils, qui disaient bien leur appartenance. Les teintes de la mort sont exquises : parfois nous croyions voir s'entr'ouvrir une rose. Devant cette chose qui ressemblait plus à un catafalque qu'à une bête morte, devant ce monument orné de signes délicats, qui viraient çà et là au colchique ou à la violette fanée, nous étions pris d'un doute, – à quoi s'ajoutait par moments, d'une façon bien inattendue, la sorte d'inquiétude que l'on ressent au chevet d'une personne malade.

L'animal tout entier nous mettait ainsi à l'épreuve. Car son aspect était celui de la pierre : c'était un hypogée dont le marbre aurait eu des tendresses de fleur. Mais si l'on approchait, si l'on tâtait du pied, on rencontrait une matière élastique, un peu visqueuse, qui rendait mollement la pression. Il fallait en croire le contact. La baleine était étendue de tout son long, dans sa nudité pâle et azurée, avec l'aisance et le naturel d'un vivant couché au bord du flot. Les caprices du reflux continuaient à émouvoir cette retombée de plumes qui couvrait une de ses extrémités. Parfois même, au milieu des bulles de salive qui glissaient à la surface de l'eau, on voyait s'agiter un lambeau de chair, et rien n'était plus troublant que cet abandon dans un corps autrefois pétri de puissance et de volonté. Il avait donc fini de s'opposer, comme tout ce qui vit, de se dresser contre le vent, de châtier la vague, et de faire son profit de toute résistance. Une obéissance insidieuse, une docilité épouvantable, l'entraînaient à se répandre, à se laisser couler dans l'univers. C'était une vaste effusion à la face du ciel, et qui n'attendait pour se parfaire qu'un rayon plus tiède, une caresse plus active de l'air. Demain, sur cette lisière de sable, le soleil viendrait consommer la débâcle, et l'on verrait Yorick soupeser dans ses mains le crâne d'Horatio. Demain, Rogojine le marchand

irait chercher le prince son rival, le conduirait chez lui, soulèverait des tentures, – et l'aube allait trouver les deux hommes autour du cadavre de leur maîtresse, unis par un amour sublime et se bouchant le nez…

Nous essayions de déchiffrer dans cette horreur quelque chose de reconnaissable. Plus rien, dans cette proue qui avait dû être la tête, ne se distinguait de l'effondrement général. La queue seule avait conservé sa structure, accusant, en regard de cette confusion, la noblesse de l'être organisé. La forme en était parfaite encore ; et l'on se demandait par quel miracle pouvait subsister, à côté de ces tissus indistincts, cette poupe d'avion, flanquée de deux ailerons noirs, fortement plantés dans le fuselage. Celui-ci paraissait avoir été tranché net au-dessus des ailerons ; il montrait en coupe un disque blanc, d'un diamètre considérable, qui proposait de la bête une image instructive, et comme une ébauche d'explication. Le reste ressemblait à un laboratoire écroulé, à l'intérieur convulsé d'une usine. Une espèce de pompe à incendie serpentait à travers une série de dépressions, de renflements, de tunnels, pour se perdre au loin dans un amas gluant, que la mer honorait de temps à autre d'une bave distraite. Tout cela à la limite de l'informe, frontière mouvante où l'image d'une grandeur engloutie et celle d'une conscience dissipée dans la matière rivalisaient avec l'obsession de l'odeur et les chimies de la liquéfaction.

Et maintenant, que pouvions-nous faire ?… La tête en avant, délaissée enfin par les dieux de la mer, la queue pointant vers la falaise, la baleine continuait à s'enliser, à se dérober à nous. Un jour, les derniers vestiges évanouis, des enfants viendraient là construire leurs tranchées et leurs châteaux forts pour une heure ; et on leur conterait peut-être, sans trop y croire, une très belle histoire de baleine, qui irait

se loger d'emblée dans ce coin de leur imagination réservé de tout temps aux descriptions d'animaux merveilleux, à la connaissance du mammouth et de l'ornithorynque, en même temps qu'aux voyages d'Ulysse et aux aventures de Robinson.

Mais ceci n'était pas une histoire pour nous. Pour nous, la baleine était ce trait jeté en travers de la plage, comme une rature ; c'était cette mare aux reflets de jasmin et d'ortie, cet épanchement paresseux, promis aux plus troubles métamorphoses. Peu à peu, sous nos yeux, ce cadavre entrait dans sa vraie gloire. Il devenait le lieu où se rejoignirent les jardins frappés par la foudre, le dernier chant des oiseaux perdus, les fruits rejetés trop tôt par les ventres des femmes déchirés. Les eaux du déluge se retirant, nous marchions sur cette vase étrange où la mort est grouillante, où se lèvera le blé des Pharaons. Nous reprenions pied avec hésitation, pour d'incompréhensibles recommencements, dans cet univers ambigu où, par-dessus les forêts rendues à terre, se dresse une arche blanche et apparaît la silhouette toujours inachevée de la Tour. Nous écoutions, immobiles parmi les courants contraires, sous les chocs répétés du vent, les rumeurs discordante de cette rude symphonie où triomphe la force des feuilles, où le rire des plantes sauvages déchire le sein des bayadères sculptées, où les éléphants d'Ellora, les colosses d'Ipsamboul, les tours de Chartres, luttent contre la montée des sables. Nous étions là, attendant, avec une énorme impatience, la forme qui allait sortir du creuset où clapotait le monde en ébullition, ce monument d'équilibre et de stabilité, autour duquel déjà résonnait la trompette de l'Archange. Il s'élevait, pierre à pierre ; de larges pans de mur voilaient peu à peu la face du ciel, à la recherche de l'ordre et de la durée ; une charpente aux innombrables ramifications, pareille à une épine dorsale, tra-

versait la surface encore visible du firmament. Un rêve ébloui nous poussait vers cette construction toujours en suspens qui venait d'échouer une fois encore, mais dont l'échec délivrait en nous un tenace désir de grandeur. Que ton règne arrive, – ah, qu'il arrive ! Nous avons soif de ce qui dure. Nous avons assez respiré le soufre des flambées éphémères, assez pleuré sur les cycles fermés du temps !… Je regardais Odile, puis la baleine ; puis je retirais mon regard à la baleine, difficilement, et je le rendais à Odile, n'osant lui dire ce que je rapportais de cette confrontation, n'osant m'avouer à moi-même ce que je pensais de sa fragilité, qui était la mienne, mais sachant que je n'oublierais plus comment sa joue était inclinée contre le vent, comment claquait le pan de son imperméable, comment sa silhouette divisait la mer.

Mais je ne pouvais penser plus longtemps à Odile. Car tandis que nous piétinions ce sable humide, où s'inscrivaient inégalement nos traces si légères et si vite comblées, il me semblait voir la Bête se soulever, se remplir dans une formidable aspiration, se dresser haute et vénérable, – et voici, après le blasphème et l'orgie, la pyramide surgie du sable, et les échelles de bois, avec l'homme tout petit qui s'agite, et le maître qui commande de loin et suit le travail au bout de sa jumelle. Mais il suffisait de se laisser distraire une seconde : un petit battement des cils, et nous n'avions plus sous les yeux que cette terre ravagée où tant de villes désormais s'inscrivaient en creux. L'édifice que nous avions entrevu un instant sous la lumière flatteuse des projecteurs n'était plus qu'une somme ténébreuse de gémissements, – et nous pouvions voir expirer en une légère fumée la matière de tout ce qui avait vécu, et les plus précieuses différences retourner, sous l'ardeur du feu, à la confusion atroce de la cendre.

C'était assez pour expliquer notre tristesse. Car quel cri aurions-nous pu encore proférer nous-mêmes, qui fût à la hauteur de ce cri ? Nous cherchions notre chemin, à tâtons, parmi des pierres qui n'avaient plus même figure d'histoire, où nos mains ne trouvaient plus sous elles que la douceur endormeuse des mousses, le froid des algues. Nous restions là, tous deux, témoins impuissants et précaires, accablés cependant par la hauteur de notre taille. Il était vain d'espérer découvrir encore, sous ces taches suspectes, sous ces nuancements délicats, la dépouille d'une idée. La plus vile rejoignait ici la plus noble entreprise. L'esprit fondait en eau. Un immense, un unique scintillement se préparait, un silence unique, – celui des pôles.

Ainsi, tout ce que nous imaginions pour la sauver se heurtait à cette masse impénétrable. Ce n'était pas son passé qui nous échappait : c'était maintenant, maintenant, qu'elle s'enfonçait dans le mystère, un mystère auquel nous aurions tant voulu l'arracher. Tout ce qu'on aurait pu nous dire de la baleine, tout ce que la science ou l'homme auraient pu nous apprendre, ne nous aurait rien appris. Car la seule chose que nous voulions savoir, c'était ce secret enfoui, ce mot de la création qu'elle représentait. C'était là ce qui rendait à ces débris une importance, un sens, – une menace, – qui nous concernaient directement. Je les sentis en regardant Odile : une étrange, une décisive sympathie s'était nouée en nous pour l'être qui était venu terminer là sa durée, une sympathie qui nous isolait avec lui sur cette grève indifférente, entre la falaise immobile et les eaux en mouvements. Nous étions seuls, – seuls avec la baleine, avec cette inexplicable gelée où le néant prenait des couleurs si tendres, et d'un commun accord désormais, loin de toute parole, nous épousions sa cause. Cette défaite, cet effacement silencieux, cela redevenait une présence. Ce crachat, cette traînée de pourri-

ture apparue subitement sur une plage à nous familière, et que le regard devait d'abord chercher, nous comprenions que c'était un spectacle solennel. Nous n'aurions pas besoin de faire effort pour le graver en nous ; il y était inscrit depuis toujours, il était notre plus ancienne pensée. Et qu'étions-nous, nous qui regardions cela, êtres de hasard, imperceptibles, en proie aux astres, échoués sur les plages d'une Nature sans événements ?… Certes, nous étions bien sûrs, à présent, de notre solidarité avec le monstre ; nous en étions assez sûrs pour l'honorer, assez aussi pour le plaindre. Une énorme accusation s'élevait de cette plage étroite, de cet accablement gélatineux, – une accusation qui recouvrait le monde. Hommes et bêtes, nous avions le même ennemi, nous n'avions qu'une seule science, qu'une seule défense, nous étions ligués. Une pitié démesurée, que nous ne pouvions empêcher de retomber sur nous-mêmes, nous montait à la gorge, devant les restes dérisoires de l'animal biblique, du Léviathan échoué. Cette baleine nous paraissait être la dernière ; comme chaque homme dont la vie s'éteint nous semble être le dernier homme. Sa vue nous projetait hors du temps, hors de cette terre absurde qui dans le fracas des explosions semblait courir vers sa dernière aventure. Nous avions cru ne voir qu'une bête ensablée : nous contemplions une planète morte.

Un peu plus tard, nous reprenions le chemin qui, contournant la falaise, montait par degrés jusqu'au phare. Quand le chemin se fut dégagé, et que la baie se découvrit à nous, nous cherchâmes des yeux la baleine. Nous eûmes quelque peine à la reconnaître dans ce trait insignifiant qu'elle formait sur le sable maintenant à sec. Elle nous parut, cette fois, irrémédiablement seule. Nous n'avions plus assez de courage pour supporter l'image de sa défaite. Nous revînmes, affligés tous deux, comme si nous avions vu tomber

le dernier carré ; et nous étions sans force pour répondre aux saluts vagues des pêcheurs.

À peine étions-nous dans le tramway qui devait nous reconduire à la ville, nous pouvions nous convaincre que le monde se donnait l'illusion de poursuivre sa vie routinière et indifférente. Le receveur du tramway semblait ne se douter de rien. Il recueillait sa monnaie comme d'habitude, d'un geste machinal, sa casquette sur l'œil. Des soldats avaient envahi la voiture ; ils avaient bu, comme d'habitude, et commençaient à se prendre de querelle. Le vin les avait rendus méchants ; on pouvait être sûr qu'ils avaient employé leur dimanche à quelque chose. Dans le même tramway prit place une dame de notre connaissance, qui, d'un ton affairé, nous parla aussitôt de Z…, l'actrice fameuse, laquelle venait d'arriver dans la ville. Elle était pressée d'avouer qu'elle venait justement de prendre le thé avec la vedette. Puis, condescendante :

— Et vous, qu'avez-vous fait ?

— Oh, peu de chose, dis-je. Nous avons été voir la baleine.

Nous étions restés quelque temps à bavarder après le dîner, sur la terrasse. Puis j'avais laissé Odile dans le salon, parmi les revues et les disques, et j'étais rentré dans ma chambre, ne sachant pas encore si elle préférerait me rejoindre, ou s'en aller chez elle, ou simplement dormir dans une des chambres de la maison. Parfois, elle restait ainsi sans me le dire ; et alors que je la supposais partie, je la croisais, le lendemain, dans un couloir. J'aimais cette liberté que nous nous étions donnée, et qui n'excluait pas une entente tacite, – au nom de quoi, ce soir, je l'avais espérée longuement avant de pouvoir m'assoupir.

J'étais à peu près endormi, lorsque j'entendis gratter à ma porte.

Elle demeura un moment sans parler. Les rideaux étaient écartés, mais la nuit était sans lune, et si je n'avais senti Odile peser doucement sur mes pieds, j'aurais pu croire qu'elle s'était retirée comme elle était venue.

— Pierre… dit-elle.

Il y avait dans sa voix un son qui me mit en alerte. Je ne répondis pas d'abord. J'avais peine à me réveiller.

— Pierre, dit-elle, est-ce que vous dormez ?…

Elle s'était approchée. Je posai la main à tâtons sur son visage.

— Pas tout à fait, dis-je… Non, je crois que je ne dors pas…

Il s'écoula un temps qui me parut infini. Peut-être étais-je retourné à ma torpeur. Un mouvement d'Odile m'obligea à reprendre conscience.

— Je voudrais être la baleine, murmura-t-elle dans mon cou.

Je me redressai sur un coude. Cette fois, c'était moi qui craignais de ne plus tout à fait bien comprendre ; et je ressentais, mais avec plus de raison, la honte que ma méprise avait dû lui faire éprouver sur la plage.

— Pourquoi dire cela ? chuchotai-je.

Elle commença une phrase, puis s'arrêta, comme devant une idée inexprimable. Nous avions eu, au retour de notre

course, le visage coupé par le vent, et j'avais peine à garder les yeux ouverts. J'essayai pourtant de l'encourager.

— Eh bien oui, dit-elle, j'aurais voulu croire qu'il existait une catégorie d'êtres, mais pourquoi une catégorie ? ne fût-ce qu'un seul être, qui ne fût pas… Oh, Pierre, dit-elle en s'agrippant à mon bras, je suis triste, très triste. Très déçue. Il me semble qu'il s'est passé quelque chose, – que le monde ne sera plus jamais comme il était…

Le battant de la fenêtre s'ouvrit sous une poussée de vent, et la chambre s'emplit d'un grondement sourd, qui nous arrivait par-dessus les champs, de plusieurs kilomètres de distance, comme d'un train qui n'aurait cessé de rouler.

— Écoutez, Pierre, je vais peut-être vous paraître sotte, mais je voudrais… Dites, ne croyez-vous pas que nous pourrions faire quelque chose pour elle ?…

Je me redressai complètement, je m'assis sur le lit, et m'efforçai de considérer la tache sombre que faisait sur le drap le corps d'Odile. Je crus voir qu'elle portait encore sur elle les vêtements de l'après-midi.

— Est-ce que vous croyez cela impossible ?… reprit-elle avec élan, comme je gardais le silence. Songez-y, ce serait une chose merveilleuse…

Sa voix pour dire ces mots était telle que j'en fus ébranlé.

— Sans doute, lui répondis-je, cela ferait beaucoup de bruit. Et pourtant, le monde est si distrait… Combien de gens qui ont entendu parler de la baleine se sont contentés d'un haussement d'épaules et sont retournés à leur ménage. Comme si nous avions une baleine tous les dimanches !…

— Je me fiche du bruit que cela ferait, dit-elle. Ce serait un si grand réconfort.

— Il faudrait pour cela que le cours du monde fût changé, Odile.

— Vous ne croyez pas qu'il peut changer, Pierre ?…

Maintenant, j'avais les yeux bien ouverts, et je regardais vers Odile. Je n'étais pas sûr de la distinguer réellement, mais je crois que je commençais à entrevoir les régions où s'aventurait son esprit.

— Peut-être, reprit-elle, si le monde était assez pur…

— Peut-être, dis-je.

— Mais peut-être, dit-elle, suffirait-il qu'il y ait dans le monde un seul être pur ?… Ne croyez-vous pas, Pierre ?…

— Peut-être, dis-je.

— Eh bien, si chacun de nous essayait de devenir cet être ?… Cela au moins dépend de nous… Nous sommes tout petits, Pierre, c'est vrai ; sans aucun pouvoir, c'est vrai ; mais cela, nous si petits et si impuissants, nous le pouvons. Nous le pouvons, reprit-elle. Les plus petits des hommes peuvent faire cela, – un petit effort sur eux-mêmes…

Je sentis, à travers l'obscurité, la force de son regard.

— La vraie foi, dit-elle, cela doit ressembler aux atomes : il suffit qu'il y en ait un qui éclate…

Elle s'était tue. Nous continuions à entendre au loin, si égal, ce bruit qui m'étonnait toujours, le grondement de la mer sur les côtes.

— Assurément, dis-je, c'est cela qui changerait le cours du monde.

Elle ne répondit pas. Je tendis la main pour la trouver. Mais elle n'était plus à ma portée.

Ayant fait la lumière, je vis qu'elle avait quitté la chambre.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Mars 2024

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Aldus, PatriceC, AntoineL, Coolmicro.